Les Actes des Apôtres — Volet VI

De Jérusalem à Rome : Paul de procès en procès (Actes 21-28)
Relecture du parcours — Annonces de fin de cycle

Première partie — De Jérusalem à Rome (Actes 21-28)

CLAUDE BERRUER

Ouverture de la séance

Voilà. Eh bien, bonsoir à chacune et à chacun. Le micro, ça va jusqu'au fond ? Ça va jusqu'au dernier rang ? En tout cas, je vous vois de loin, un peu dans les brumes d'un gros rhume — en espérant ne pas y perdre la mémoire. J'ai prévu le paquet de mouchoirs pour la fin de soirée, j'ai de l'eau : normalement, je devrais faire face.

Donc on va terminer notre lecture des Actes par une assez grosse section, du chapitre 21 au chapitre 28. Mais on est essentiellement dans des chapitres narratifs : on ne va pas découvrir grand-chose de neuf sur le plan théologique.

Un voyage de procès en procès

Nous sommes dans un voyage qui, cette fois, n'est pas proprement missionnaire, même s'il y a à nouveau des rencontres et des discours : c'est le voyage qui va conduire Paul de Jérusalem à Césarée, d'où il embarquera pour Rome, avec l'avarie du naufrage devant Malte.

On avait vu la semaine dernière qu'au cours des deux grands voyages missionnaires, on avait assisté à trois discours structurés : le discours à Antioche de Pisidie devant des Juifs, le discours à Athènes devant des philosophes païens, et puis le discours à Milet devant des chrétiens. Là, on est dans une longue séquence où Paul va aller de procès en

procès et d'emprisonnement en emprisonnement. Quand il va prendre la parole, ce sera donc finalement dans le cadre d'une plaidoirie : il va le faire à plusieurs reprises pour se défendre au cours des procès qui lui sont intentés.

Et puis nous sommes évidemment au cœur de l'Empire romain, peut-être plus nettement encore que dans le reste des Actes, puisque Paul va comparaître à Jérusalem devant le Sanhédrin, puis devant deux gouverneurs romains en résidence à Césarée. Déjà du temps de Pilate, et ensuite du temps de ses successeurs, les gouverneurs résident à Césarée, cette grande ville gréco-romaine construite par Hérode, et ne se rendent à Jérusalem qu'à l'occasion des grandes fêtes, parce qu'ils veulent veiller à ce qu'il n'y ait pas trop de grabuge à proximité du Temple. On va même voir Paul dialoguer avec le roi Agrippa et sa femme Bérénice, et puis il va rejoindre Rome par la voie Appienne. On est vraiment là dans ce travail d'historien de Luc, qui situe la mission de Paul, l'expansion de la Parole, dans le cadre de l'Empire romain.

Césarée : l'annonce de la passion de Paul

Alors, on avait quitté Paul à Milet. Il va donc traverser à nouveau la Méditerranée, passer au large de Rhodes, et se retrouver une première fois à Césarée, où il débarque. Là, il va se rendre chez Philippe — vous savez, l'un des Sept, qu'on avait rencontré en Samarie, et notamment à l'occasion du baptême de l'eunuque, et qui s'est installé durablement à Césarée, puisque les Actes nous disent qu'il a quatre filles qui prophétisent. Vous voyez cette installation des premières Églises, avec des missionnaires qui se fixent.

On retrouve aussi un personnage qu'on avait vu, cette fois, à Antioche : un prophète, Agabus, qui avait prophétisé une famine, et qui se dirige vers Paul. « Il vint vers nous » : on est dans une section en « nous », où Luc fait partie des compagnons de Paul.

> *Il vint vers nous, enleva la ceinture de Paul, se ligota les pieds et les mains et déclara : « Voici ce que dit l'Esprit Saint : l'homme à qui appartient cette ceinture, les Juifs le ligoteront de la sorte à Jérusalem et le livreront aux mains des nations. »*

Vous voyez, dès ce début du chapitre 21, avant qu'on ne parte vers Rome, une annonce de ce qui sera finalement la passion de Paul. En écho, évidemment, ce sont ces liens qui vont entraver Paul et ne pas lui laisser le choix de sa destinée. Ça fait aussi penser à la parole de Jésus à Pierre, à la fin de l'Évangile de Jean : « Quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture… », mais viendra une époque où on te la mettra pour t'entraîner là où tu ne veux pas forcément aller.

Mais Paul répond :

> *Que faites-vous là à pleurer et à me briser le cœur ? Moi, je suis prêt non seulement à me laisser ligoter, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus.*

Vous voyez vraiment là, dans la suite de l'Évangile, un Paul qui annonce en quelque sorte sa passion, et qui s'engage résolument sur la route de Jérusalem, puis, un peu plus tard, sur la route de Rome.

À Jérusalem : l'Église de Jacques et le naziréat

Alors, de Césarée, il reprend la route à pied. Il descend vers le sud, vers Jérusalem, et c'est la dernière rencontre avec l'Église de Jacques — cette Église de Jacques vers laquelle Paul et Barnabé étaient allés, notamment à l'occasion du concile de Jérusalem : une communauté religieuse de plus stricte observance. Et se pose toujours cette question de la circoncision.

On avait vu qu'au concile de Jérusalem, ce qui avait été décidé, et publié par une sorte de première lettre apostolique partie de Jérusalem vers Antioche, c'est que les païens qui voulaient accéder à la foi chrétienne n'étaient pas obligés de passer par la circoncision. Mais il y a sans doute un peu de confusion, et voilà que maintenant on accuse Paul de proposer même que les Juifs ne soient pas circoncis — ce qui est évidemment une transgression considérable de la Loi. On est donc toujours dans ce questionnement de la part d'un certain nombre de Juifs : est-ce que la prédication de Paul est une rupture par rapport à la Loi ?

Du coup, Jacques va proposer à Paul de donner la preuve de sa fidélité à l'enseignement juif. C'est un épisode qui peut nous sembler un peu curieux. On arrive à Jérusalem à un moment où il y a la fin d'un naziréat. Vous savez, dans la tradition juive, le naziréat, c'est l'engagement que prennent certaines personnes — des hommes — de se livrer à des activités de piété un peu fortes, et de le manifester pendant tout le temps de leur vœu, notamment par l'interdiction de se couper les cheveux. Samson était un nazir, par exemple.

Mais lorsque le vœu se termine, eh bien, on s'approche du Temple, on se rase les cheveux et on entre dans une démarche de purification. C'est ce que Jacques propose à Paul d'accompagner, pour attester qu'il est bien fidèle à la Loi.

L'émeute du Temple et l'arrestation de Paul

Paul le fait, mais ça ne convainc pas suffisamment les Juifs, puisqu'ils vont l'accuser d'avoir introduit dans le Temple un païen, Trophime, qu'on a vu ailleurs dans les Actes des Apôtres — ce qui est assurément une fausse information. Et du coup, les Juifs s'en prennent très violemment à Paul sur les esplanades du Temple, au point que le commandant de la légion romaine… Alors, vous avez ça sur la diapo : vous voyez le Temple reconstitué, et au nord la forteresse Antonia, qui était le lieu d'installation de la garnison romaine, parce que c'était justement souvent autour du Temple qu'il y avait des événements agités. Le commandant de la forteresse Antonia descend donc et fait Paul prisonnier.

Et on n'aura pas de libération miraculeuse. On a déjà vu plusieurs fois Paul emprisonné, comme Pierre, puis libéré miraculeusement. Là, on est à Jérusalem, et Paul va finalement s'engager résolument dans une configuration au Christ, où il va connaître le procès, les accusations, comme le Christ lui-même.

Première plaidoirie : le chemin de Damas raconté par Paul

Mais Paul va obtenir du tribun, lors de sa première plaidoirie, de pouvoir tenter de s'expliquer devant les Juifs qui le menacent. Comme Paul est d'une double culture, Luc dit bien qu'il s'adresse en grec au tribun et en araméen aux Juifs. Et du coup, comme il parle araméen, les Juifs lui prêtent l'oreille.

C'est donc une plaidoirie. Il rappelle son origine juive, ses études chez Gamaliel, son passé de persécuteur. Et c'est là qu'on a, en « je » cette fois, la première occurrence du chemin de Damas raconté par Paul lui-même, puisqu'au début des Actes le chemin de Damas est raconté par le narrateur. À deux reprises, Paul raconte lui-même cet épisode, en « je ».

À travers ce récit, il va essayer de convaincre les Juifs de la continuité — ce sont toujours les mêmes thèmes qu'on a vus — entre le judaïsme et la foi en Jésus-Christ. Il insiste sur le fait que Jésus s'est adressé à lui sous son nom juif, Saül. Et puis il donne un peu chair à ce qu'avait dit Ananie. Vous vous souvenez que, sur le chemin de Damas, on envoie Paul à Damas, et qu'on envoie un chrétien, Ananie, à sa rencontre pour lui ouvrir les yeux et le baptiser. Mais on ne sait pas trop ce qu'Ananie dit à Paul. Là, on a un élément — on en aura un autre un peu plus tard. Ananie dit à Paul :

> *Le Dieu de nos pères t'a prédestiné à connaître sa volonté, à voir le Juste…*

Vous voyez la plaidoirie : Paul dit que, sur le chemin de Damas, c'est bien le Dieu des pères qui l'a rencontré. C'est toujours cet argument qu'on a déjà trouvé à plusieurs reprises : le chemin de Damas, ce n'est pas une conversion du judaïsme à une autre religion, c'est une conversion dans le judaïsme, à l'accomplissement des promesses de l'Ancien Testament. Daniel Marguerat, dans son étude des Actes, va jusqu'à dire : « Le christianisme, aux yeux de l'auteur des Actes, représente la version authentique du judaïsme. » C'est à rapprocher de ce que nous a dit Joël Massip la semaine dernière.

Une extase à Jérusalem

Et puis, dans ce récit, Paul ajoute un élément dont le narrateur n'avait pas parlé : il a eu une extase à Jérusalem. Alors, vous vous souvenez, c'est un peu compliqué : après le chemin de Damas, les Actes nous disent que Paul va de Damas à Jérusalem, mais Paul, dans l'épître aux Galates, dit qu'il est d'abord allé en Arabie. Vous voyez qu'on n'est sûr de rien. Mais en tout cas, il n'avait jamais été question d'une extase à Jérusalem, où Paul est à nouveau à l'écoute du Christ, qui lui aurait dit : « Va : c'est au loin, vers les païens, que je veux t'envoyer. »

Voyez donc à la fois l'assurance de Paul de se situer dans la continuité de la religion des pères, et l'annonce de ce qui n'est pas encore entendable par tous les Juifs : qu'il est envoyé vers les nations. Du coup, cette phrase relance les invectives de la foule.

Devant le Sanhédrin

Le tribun fait rentrer Paul dans la forteresse. On voudrait même le soumettre à la question, mais Paul fait valoir qu'il est citoyen romain — ce qu'il avait déjà fait une première fois —, et qu'il n'est donc évidemment pas possible de le soumettre à la question sans qu'il ait été préalablement jugé. Alors le tribun, bien embêté, va soumettre Paul au Sanhédrin. Ça nous rappelle la démarche du Christ pendant la Passion, où l'on va d'Hérode au Sanhédrin, du pouvoir civil au pouvoir religieux.

On a là une deuxième plaidoirie de Paul, qui doit se défendre devant le Sanhédrin. Paul ne va pas développer l'idée de la mission auprès des nations : il va jouer sur la division du Sanhédrin entre les sadducéens, qui ne croient pas en la résurrection, et les pharisiens, qui y croient. C'est la question de la résurrection qui va remettre le Sanhédrin en mouvement, et ça convainc le tribun que c'est une affaire religieuse, dont le pouvoir civil ne peut pas se mêler.

Le complot et le transfert à Césarée

Paul est alors menacé d'une conjuration des Juifs. On voit combien la pression monte. Le Sanhédrin, qui n'a pas réussi à le faire condamner, a compris qu'on allait transporter Paul à Césarée — la résidence du gouverneur en dehors des jours de fête — pour un nouveau procès, civil cette fois. Mais il décide qu'il serait plus simple de le faire tomber dans un guet-apens le long de la route et de le tuer.

Seulement, par un mystère de la circulation des informations à Jérusalem, un neveu de Paul l'apprend. C'est la seule fois qu'il est mentionné, mais ça veut bien dire que Paul a à la fois un réseau commercial, pour circuler autour des artisans du textile, et un réseau familial. Ce neveu va se confier à Paul, qui l'envoie chez le tribun, et le tribun lui donne une escorte suffisante pour être sûr qu'il arrive à Césarée sans dommage.

Là, on voit bien le pouvoir romain tel qu'il est décrit par Luc : vraiment chargé d'assurer la *pax romana* et la stabilité de l'Empire. Luc ne donne pas une vision négative du pouvoir romain, même si, ici ou là, le pouvoir romain s'en est pris aux Juifs.

Le procès devant Félix

On va alors avoir un long séjour à Césarée. On peut le situer assez bien, dans les années 60, parce qu'on sait dater les gouverneurs. Ils sont parfois bien embarrassés, parce qu'ils sentent bien l'hostilité des Juifs, mais, comme pour Jésus, ils n'ont pas de motif pour faire condamner Paul au civil. Et ça va prendre du temps, parce que ça va prendre deux gouverneurs. Il va d'abord comparaître devant le gouverneur Félix, et ça va durer

deux ans, pendant lesquels il va être maintenu en prison. Puis le gouverneur va changer, et Paul va comparaître ultérieurement devant le nouveau gouverneur, qui s'appelle Porcius Festus. Je vous ai mis là un certain nombre de médailles, puisque tous ces personnages sont attestés par l'archéologie et la numismatique.

Voici donc un second procès, à Césarée, devant le procurateur Félix, qui est le successeur direct de Pilate. Il entend les accusateurs : ça veut dire que le grand prêtre est venu de Jérusalem jusqu'à Césarée. Il flatte Félix en lui disant que, puisqu'il est vraiment responsable de la paix, il faut quand même qu'il condamne Paul.

Paul, dans sa plaidoirie, remobilise les mêmes éléments autour de la fidélité au Dieu des pères. C'est là que Luc évoque la question de la collecte, à laquelle les lettres de Paul font plusieurs fois allusion, mais pas vraiment les Actes. Vous vous souvenez qu'on a déjà vu que les Romains — c'est un privilège des Juifs — consentaient à ce que les Juifs perçoivent un impôt pour le Temple. Et pour percevoir cet impôt, il y a évidemment des gens qui circulent. C'est aussi intéressant pour la fidélité de Paul au Temple, parce que Paul contribue à la collecte pour le Temple de Jérusalem. Il explique donc que, si on l'a vu dans le Temple, ce n'était pas pour y introduire le païen Trophime, mais parce qu'il était en train d'aller remettre au Temple le produit de la collecte. Il ne mentionne, dans cette plaidoirie-là, ni les chrétiens ni Jésus.

Félix, une nouvelle fois, se dit que ça ne le concerne pas. Il garde quand même Paul en prison, parce qu'il se dit que, si Paul a collecté des sommes importantes pour le Temple, il pourrait peut-être négocier une libération moyennant finance. On est dans des cercles du pouvoir qui ne sont pas complètement vertueux.

Félix et Drusille

Mais en même temps, Félix est curieux des convictions de Paul, un peu comme on avait vu les Athéniens, qui ne sont pas prêts à se convertir — ils restent attachés à la philosophie pour les Athéniens, à la religion païenne pour Félix —, mais que ce discours de Paul ne laisse quand même pas indifférents. Et du coup, Félix va aller rencontrer Paul en dehors du procès, avec sa femme Drusille — un texte tout à fait intéressant. Là aussi, c'est une affaire compliquée, si vous regardez les historiens, parce qu'elle avait été mariée une première fois, Félix l'a fait enlever, et cetera. Bon, enfin, tout ça est quand même moralement douteux.

Et Paul, lui, va continuer sa prédication en invoquant la justice, la continence, la maîtrise de soi — ce qui est moyennement du goût de Félix, dont on nous dit (c'est le texte des Actes) qu'il fut pris de peur. On perçoit là à la fois l'intérêt pour cette annonce de Jésus et du Royaume, et cette réelle difficulté de la conversion, qui doit engager personnellement.

Festus, Agrippa et Bérénice

Le pauvre Paul reste donc en prison pendant deux ans, jusqu'à l'arrivée du gouverneur suivant, qui s'appelle Festus. Je vous ai mis cette reproduction parce que ça me fait

quoi ? Ça me fait le coup de la madeleine : c'est ce qui illustrait, quand j'étudiais le latin, le *[mot inaudible]*... Voilà. Et en fait, c'est Festus, le procurateur, le gouverneur romain. Il est nommé vers les années 60 : ça nous permet une datation assez précise.

Les Juifs réclament toujours que Paul soit à nouveau transféré à Jérusalem, mais Paul, face à Festus, va finalement refuser de retourner à Jérusalem et faire appel à la justice impériale, au nom de son statut de citoyen romain.

Et là, dans l'ordre aussi de la curiosité, c'est le roi lui-même qui vient. Agrippa, c'est le frère de Drusille, qu'on a vue tout à l'heure aller rencontrer Paul avec le gouverneur Félix. Agrippa vient avec sa sœur — si tant est que ce soit sa sœur... Voilà : Bérénice, ça rappelle des choses dans la littérature classique. Il est le fils d'Agrippa I^{er}, cet Agrippa qu'on a vu mourir un peu avant dans les Actes des Apôtres.

Cet Agrippa II est un bon connaisseur du judaïsme, et l'échange de Paul avec lui mobilise quand même une connaissance assez fine du judaïsme chez son interlocuteur. Une nouvelle fois, devant Agrippa, Festus ne va pas trouver de motif de condamnation contre Paul. Quand vous lisez le récit de la Passion chez les évangélistes, Pilate lui-même le dit à plusieurs reprises : « Je ne vois pas de motif de condamnation. » Là, plusieurs gouverneurs disent successivement la même chose.

Le troisième récit du chemin de Damas

Alors, devant Agrippa, Paul va revenir à son autobiographie, et c'est là que vous avez le deuxième récit en « je » du chemin de Damas. Donc : une fois à la troisième personne, dans le récit des événements ; une première fois en « je », devant la foule de Jérusalem ; une deuxième fois en « je », devant Agrippa.

Devant ce bon connaisseur de la foi juive, il va évoquer la résurrection en recourant au Serviteur souffrant d'Isaïe et au texte d'Ézéchiel sur les ossements desséchés. On est finalement devant un roi juif : même s'il collabore fortement avec l'occupant, il a quand même des lettres pour ce qui est de l'Écriture.

Le récit en « je » varie encore un peu. Paul s'adresse à Agrippa, et c'est la longue réponse de Jésus à la question de Paul : « Qui es-tu ? » C'est-à-dire que cette version donne des éléments sur l'identité de Jésus, portés par Jésus lui-même. Il n'est plus question de la médiation d'Ananie, comme si la relation avait été directe, exclusive, entre Paul et le Christ. Et la réponse de Jésus s'appuie sur une citation de la vocation de Jérémie :

> *N'aie aucune crainte en leur présence, car je suis avec toi pour te délivrer.*

Voilà donc cet entretien avec Agrippa. Ensuite, Paul se situe cette fois dans la ligne prophétique — il a déjà cité Isaïe et Ézéchiel. Il passe du registre du témoignage au registre de l'annonce. Cette troisième version du chemin de Damas dépasse finalement la mention autobiographique : elle devient, dans la bouche de Paul, le passage de l'obscurité à la lumière, comme un chemin de conversion universelle. C'est-à-dire

qu'on passe d'une dimension autobiographique à une dimension d'expérience du chemin de sainteté et du chemin de conversion.

Festus et Agrippa jugent donc qu'il n'y a pas de charge à retenir contre lui, et considèrent que la procédure doit suivre son cours jusqu'au départ pour Rome.

Le voyage vers Rome et le naufrage

Vous avez une petite carte — je n'ai pas trouvé mieux. De Césarée, on va suivre la côte du Liban, de la Phénicie, puis celle de la Cilicie ; et si tout avait bien marché, de cette extrémité-là de la Cilicie, on serait parti vers le nord pour rejoindre tout de suite l'Italie. Mais Paul a des réserves : il dit au capitaine du bateau que la saison n'est pas très propice à la navigation, et cetera. On connaît la date, puisqu'on nous dit que c'est après le jeûne de Kippour : on est donc à l'automne, et ce n'est pas le moment de l'année où la Méditerranée est la plus calme.

C'est là que le bateau va être dérouté et qu'il va se retrouver à Malte : c'est l'épisode du naufrage, puis de Malte. Ensuite, ça se passera tranquillement : ils vont repartir vers l'Italie, du côté de Pouzzoles, avant de monter vers Rome par la voie Appienne.

Moi, je ne suis pas du tout spécialiste, mais tous les spécialistes disent que le récit du naufrage par Luc est exemplaire pour ce qui est de la technique de navigation. On a donc vraiment là le Luc historien, qui s'est documenté. Avec ce départ de Césarée, on quitte définitivement la Terre sainte pour Rome.

[Question dans la salle.]

Oui. Alors, dans les Actes, on parle de la mer Adriatique. La mer Adriatique, ce n'est pas celle d'aujourd'hui : à cette époque-là, la mer Adriatique désigne la Méditerranée jusqu'à l'Espagne. Paul n'est donc pas passé par le nord : il est bien passé par le sud de la botte.

Le repas, le naufrage et Malte : des échos de l'Évangile

Un repas eucharistique avant le naufrage

Au cours du naufrage — on est au chapitre 27, enfin juste avant —, alors que la mer est déjà mauvaise et qu'on a déjà jeté par-dessus bord un certain nombre de vivres et de marchandises, Paul intime de prendre un repas. Si vous regardez ce chapitre 27, on a quand même une évocation assez précise de la multiplication des pains, dans les formules : Paul dit la bénédiction, rompt le pain, et cetera. On nous donne à cet endroit-là le nombre des passagers, 276, comme on avait le nombre des convives lors de la multiplication des pains. Et on nous dit qu'ils sont tous rassasiés : c'est aussi le cas dans les multiplications des pains, où ils sont rassasiés, et où, en plus, il en reste.

On a donc là une évocation de l'eucharistie juste avant le naufrage, qui va lui-même évidemment évoquer le baptême, parce que le naufrage, au sens propre, c'est une plongée dans la mort. Et comme ils vont tous réussir à être sauvés pour aborder la côte

de Malte, vous avez évidemment la suggestion de la résurrection, qui fait suite au passage par la mort.

En tout cas, dans ce récit, il y a bien un capitaine sur ce bateau, mais c'est quand même Paul qui fait preuve d'autorité. C'est Paul qui fait confiance, et on sent en lui un homme de Dieu sur lequel on peut s'appuyer. C'est comme ça qu'ils arrivent dans l'île de Malte. Ils ne savent rien quand ils arrivent, et c'est ensuite, par recoupement, qu'ils découvrent qu'ils sont à Malte.

L'accueil des Maltais et la vipère

On nous dit qu'ils sont accueillis avec humanité. C'est une pointe de plus de Luc, qui veut montrer ce monde romain accueillant, hospitalier. On fait un feu pour réchauffer les pauvres naufragés, qui sont tous trempés, parce que le bateau a carrément coulé. Et Paul se fait mordre par une vipère — c'est ce qu'évoque la petite enluminure que vous avez là.

Ce qui est intéressant, c'est que, le voyant mordu par une vipère, les Maltais disent d'abord : s'il a déjà risqué sa vie par la noyade et que maintenant il est mordu par une vipère, c'est sûrement quelqu'un de pas recommandable, qui va mourir. Seulement, Paul, en dépit de la morsure de la vipère, se porte très bien, et du coup les Maltais, versatiles, se disent : alors, c'est un dieu ! Ce n'est pas la première fois : on avait déjà pris Paul et Barnabé pour Zeus et Hermès, un peu plus tôt dans les Actes.

La vipère et la finale de Marc

Mais ce qui est plus intéressant — on a vu un écho à la multiplication des pains autour du repas —, c'est que l'épisode de la vipère qui mord Paul fait écho à la finale de Marc. On avait regardé il y a deux ans l'Évangile de Luc, l'année dernière l'Évangile de Jean. L'Évangile de Marc, lui, ne comporte pas de scène de résurrection dans sa version originelle : on nous dit que les femmes avaient peur, point, et c'est fini. C'est quand même une fin un peu brutale. On a donc ajouté ensuite une finale — si vous lisez la finale de Marc — en reprenant aux autres évangiles les récits d'apparition, et on en fait plutôt une liste peu descriptive. Or cette fin de l'Évangile de Marc est écrite à peu près au moment où Luc, lui, est en train d'écrire son évangile et les Actes. Et voici ce qu'on lit en Marc 16, 17 :

> *Voici les signes qui accompagneront ceux qui deviendront croyants : en mon nom, ils expulseront les démons ; ils parleront en langues nouvelles ; ils prendront des serpents dans leurs mains et, s'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades s'en trouveront bien. Le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel et s'assit à la droite de Dieu.*

C'est le récit de l'Ascension dans l'Évangile de Marc. Mais vous voyez cette mention-là du serpent, qui veut nous dire finalement — et c'est ce qu'on nous redit à propos de Paul — que le mal n'a pas prise sur les croyants. Le naufrage n'a pas réussi à tuer Paul

et ses compagnons. Tout l'équipage a finalement bénéficié du salut divin, et le serpent, le mal, est impuissant devant le croyant.

La guérison du père de Publius

Et puis il y a la guérison, dont parle aussi la finale de Marc. Paul a déjà guéri, mais il va tout de suite le refaire, chez celui qu'on appelle le premier de l'île. On ne lui donne pas de titre. Vous savez, chez Luc, vous avez des stratèges à Philippes, vous avez d'autres titres à Corinthe, les politarques, et cetera. Là, on nous dit simplement que c'est le premier de l'île. Il s'appelle Publius, et son père est alité, victime de la fièvre.

On peut penser là aussi à un épisode où Jésus a guéri la fièvre : c'était la belle-mère de Pierre. Les gens malicieux disent que Pierre a trahi Jésus parce que Jésus avait guéri sa belle-mère… Bon, ça, c'est une exégèse un peu partisane !

En tout cas, comme on a eu un écho à la multiplication des pains, comme on a eu un écho à la finale de Marc, on a là un écho à cette guérison opérée par Jésus, qui fait aussitôt venir de nombreux malades auprès de Paul. Et on nous dit qu'ils sont tous guéris, comme ce fut souvent le cas dans les Évangiles.

De Malte à Rome

On reste trois mois à Malte. Comme le naufrage a sans doute eu lieu en novembre, ou fin décembre, on repart au printemps : la mer est plus calme, la navigation est clémente. On prend un bateau, un bateau romain, dont on nous dit qu'il est dédié aux Dioscures, c'est-à-dire Castor et Pollux. La navigation se passe sans difficulté jusqu'au sud de l'Italie : on passe par la Sicile, puis par la côte napolitaine, et on fait une halte à Putéoli — Pouzzoles —, où se trouve une communauté chrétienne.

C'est intéressant, parce que ça veut dire qu'on n'a pas attendu Paul pour évangéliser l'Italie. On se redit encore une fois que Luc s'est évidemment focalisé sur Paul et sur son action évangélisatrice, qui devient l'archétype de l'évangélisation, mais qu'il y a de très, très nombreux autres disciples qui, du temps même de Paul, sont en train d'évangéliser d'autres régions du bassin méditerranéen.

Et puis — ça nous rappelle aussi des souvenirs de latiniste — on prend la voie Appienne, et on monte tranquillement à Rome.

À Rome : la dernière rencontre avec les Juifs

À Rome, parce qu'il est citoyen romain, Paul va rester prisonnier, mais il va avoir le droit de louer une maison et de recevoir qui il veut, tout en étant surveillé par un ou deux gardes. Une nouvelle fois, Paul va rencontrer les Juifs de Rome, comme on l'a vu dans toutes les villes qu'il a traversées, où il s'est d'abord efforcé de rejoindre la synagogue pour parler à des Juifs.

Eh bien, là, vous avez un avant-dernier discours de Paul, où il s'adresse donc à ces Juifs. Il revient sur son arrestation. Visiblement, personne n'a entendu parler de Paul à

Rome : voilà quelqu'un qui arrive du Moyen-Orient, de Césarée et de Jérusalem. Mais ces Juifs ont entendu parler des premiers chrétiens — il y en a à Rome —, et ils demandent à Paul de leur en dire un peu plus. Ça va durer une journée entière. Vous voyez, on a toujours cette curiosité : curiosité des philosophes à Athènes, curiosité d'Agrippa, curiosité de Félix, curiosité des Juifs.

Paul va reprendre la Loi et les Prophètes, comme à Emmaüs, et va évidemment annoncer qu'il fallait que le Christ souffrît pour se révéler dans sa gloire. Il cite longuement Isaïe. Et ça ne convertit pas les Juifs : ça laisse une fois de plus Paul devant leur incrédulité, peu compréhensible pour lui.

On arrive à la fin du texte, qui rejoint ce que le père Massip nous disait la semaine dernière. Paul cite longuement Isaïe : « L'Esprit Saint a bien parlé… » On est là en Isaïe 6, 9-10, dans le texte de la Septante, la Bible en grec :

> *Vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas. Vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. Le cœur de ce peuple s'est alourdi : ils sont devenus durs d'oreille, ils se sont bouché les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent — et moi, je les guérirai.*

Il faut imaginer quelque chose d'un peu tragique chez Paul, qui ne cesse jusqu'au bout d'être confronté à l'endurcissement d'une bonne partie des Juifs, qu'il n'arrive pas à convaincre que la venue du Christ est l'accomplissement des Écritures.

L'épilogue des Actes

Un tout petit épilogue : ça fait deux versets.

> *Paul demeura deux années entières dans le logement qu'il avait loué ; il accueillait tous ceux qui venaient chez lui…*

C'est une condition de prisonnier un peu *soft* !

> *… il annonçait le règne de Dieu et il enseignait ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ avec une entière assurance et sans obstacle.*

Il continue donc, lui, d'annoncer, même si évidemment il se heurte à l'endurcissement du peuple juif.

Les Actes s'arrêtent là. On a déjà dit que Luc ne racontait pas le martyre et la mort de Paul, pas plus que la mort et le martyre de Pierre. C'est pour qu'on se dise bien que les Actes des Apôtres sont d'abord le récit de l'expansion de la parole de Dieu. Terminer un récit sur l'expansion de la parole de Dieu par la mort du témoin aurait pu apparaître contre-productif. Cette expansion-là continue. Je vous relis le dernier verset : « Il annonçait le règne de Dieu et il enseignait ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ avec une entière assurance et sans obstacle. »

Que devient Paul ?

L'Espagne ou l'Orient ?

Ça dure deux ans. Qu'est-ce qu'on sait ensuite du devenir de Paul ? Une tradition — et c'est un peu attesté aussi dans certaines épîtres de Paul — dit que Paul aurait finalement été libéré de sa prison de Rome et qu'il se serait rendu en Espagne ; il reviendra ensuite à Rome, où il sera à nouveau prisonnier. Voyez le verset 28 du chapitre 15 de l'épître aux Romains :

> *Quand j'aurai terminé cette affaire et leur aurai remis officiellement cette récolte, je partirai pour l'Espagne.*

Vous avez aussi un évêque de Rome de la fin du I^er^ siècle, Clément de Rome, qui atteste ce voyage en Espagne. Ceci dit, on n'a aucune trace archéologique du voyage de Paul en Espagne.

Dans les épîtres pastorales… Je vous ai dit la dernière fois qu'une partie des épîtres de Paul ne sont pas de sa main. Les épîtres pastorales sont plutôt vers la fin du recueil. Quand on a constitué le Nouveau Testament, on n'a pas rangé les épîtres dans l'ordre chronologique de leur rédaction, mais dans l'ordre de leur longueur, de la plus longue à la plus courte. La plus longue, c'est l'épître aux Romains ; la plus courte, c'est l'épître *[à Philémon]*. Et puis vous connaissez tous les petites formules pour s'y retrouver : c'est comme pour les empereurs romains, « AuTiCaClauNé ». Pour les épîtres de Paul, c'est « RoCoCo-GaÉPhi… ». Voilà : vous pouvez vous y retrouver, plutôt que d'aller tout de suite dans la table des matières.

Les épîtres pastorales, ce sont les épîtres adressées à Tite et à Timothée, qui vont surtout développer la difficulté de la mission, et l'organisation de la première Église, avec les anciens. Or c'est dans ces épîtres-là qu'on suggère plutôt que Paul serait retourné en Orient. Les historiens sont donc tous plus ou moins circonspects.

Le martyre sous Néron

Toujours est-il que, que ce soit en Orient ou en Espagne, Paul est sans doute à nouveau arrêté après avoir quitté Rome — c'est quand même probable, après un premier emprisonnement à Rome —, et il y revient sans doute. Est-ce qu'il y est revenu de son propre chef, et qu'il y a été arrêté ? Est-ce qu'on l'a arrêté ailleurs dans l'Empire et qu'on l'a ramené à Rome ? Toujours est-il qu'il se retrouve à nouveau prisonnier à Rome, au temps de l'empereur Néron.

Je vous ai mis un buste de Néron : sous son règne, le culte de l'empereur va évidemment redoubler d'importance, et toute personnalité qui met en doute ce culte, comme les chrétiens, est évidemment suspecte. D'où sans doute des défections dans l'entourage de Paul, parce qu'on commence un peu à prendre peur. Paul est sans doute de plus en plus seul ; il est condamné et exécuté, sans doute en 67 ou 68. On n'est pas très sûr — on l'a dit parfois — qu'il y ait un lien entre l'incendie de Rome et la mort de

Paul, à travers la persécution des chrétiens. Voilà : on est quelque part sous le règne de Néron.

Saint-Paul-hors-les-Murs

La tradition nous dit qu'il a été décapité à proximité de l'actuelle basilique Saint-Paul-hors-les-Murs, qui est l'une des quatre grandes basiliques romaines, avec Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure et le Latran. Là, c'est une basilique qui a évidemment été refaite à la Renaissance, mais celle-ci est du XIXe siècle, parce qu'elle a brûlé au début du XIXe siècle. On est à peu près sur le lieu du martyre. Vous avez, un peu plus loin, l'abbaye des Trois-Fontaines, parce que la tradition dit que, quand saint Paul a été décapité, sa tête a rebondi trois fois, et qu'à chaque endroit où elle a rebondi s'est ouverte une source, une fontaine. Voilà en tout cas pour le lieu du martyre de Paul, aujourd'hui marqué par la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs.

Il est aussi évidemment intéressant de se dire que l'apôtre de la mission est hors les murs. Saint Pierre, c'est l'apôtre de l'institution : il est dans les murs. L'apôtre de la mission, lui, est hors les murs. Et il n'est pas anodin non plus de se rappeler que c'est à Saint-Paul-hors-les-Murs que le pape Jean XXIII a annoncé le concile Vatican II, avec ce désir de faire sortir l'Église de l'enfermement qu'elle avait pu connaître au fil du XIXe siècle et au début du XXe.

La mémoire de Pierre et de Paul

Le souvenir de Paul s'estompe sans doute progressivement. Il faut qu'on se redise qu'il y a évidemment les Actes des Apôtres, et les Actes de Paul, mais qu'il y a des tas d'autres évangélisateurs qui, dans certains endroits de l'Empire romain, pouvaient être beaucoup plus fêtés que Paul. En plus, vous avez un certain nombre d'auteurs qui ne se privent pas de montrer que Paul et Pierre s'étaient affrontés, qu'ils n'étaient pas d'accord. Ça fait écho, a contrario, à ce que disait Marie-Elise la dernière fois à partir du tableau de Saint-Bonnet : on a cherché à opposer Pierre et Paul plutôt qu'à voir en eux deux figures complémentaires de la fondation de l'Église.

C'est à l'époque constantinienne — Constantin, au IVe siècle — que les deux figures de Pierre et de Paul vont être associées. Jérôme et Augustin, qui sont de la même époque, exploiteront l'épître aux Galates pour affirmer l'égalité des deux apôtres. Et vous aurez assez rapidement l'installation de la fête liturgique du 29 juin, qui commémore en même temps — on l'a rappelé la semaine dernière aussi — les deux figures de Pierre et de Paul. Voilà ce qu'on peut dire de la fin des Actes.

Éléments de synthèse

Les Actes de l'Esprit

Quelques éléments de synthèse, pour terminer. Ce qu'on s'est dit à plusieurs reprises, c'est que les Actes des Apôtres sont d'abord les Actes de l'Esprit : on a vu l'Esprit, le Seigneur, les anges intervenir régulièrement, saint Luc voulant vraiment insister sur le

fait que l'ouverture aux païens est une volonté expresse du Seigneur, comme le dit Paul dans son récit du chemin de Damas.

Les Actes des Apôtres, c'est aussi, évidemment, la mise en scène de deux protagonistes qu'on a perpétuellement mis en parallèle, Pierre et Paul, qui prêchent de la même façon, qui guérissent de la même façon, qui ressuscitent de la même façon — en sachant qu'on a une première partie des Actes où le protagoniste principal est Pierre, Paul entrant en scène à partir de l'Église d'Antioche.

Le temps des témoins

Les Actes, finalement, c'est, après l'Ascension, la place des témoins. L'invisibilité de Dieu depuis l'Ascension fait que la présence de Dieu se transmet à travers le témoignage et le recours à la parole. Les témoins, au début des Actes, ce sont essentiellement les Douze, qui ont été des compagnons de Jésus et qui ont été témoins de sa résurrection. Ensuite, il y a Paul, mais progressivement, c'est l'ensemble des croyants. On avait vu, par exemple, que lorsque le collège des Douze est privé de Judas, on élit Matthias, comme s'il fallait vraiment que ce collège reste formé de douze apôtres. Mais quand Jacques est persécuté et mis à mort, on ne le remplace plus, parce que le témoignage s'est étendu des Douze à l'ensemble des croyants.

Voyez ce que nous dit le concile Vatican II — LG, c'est *Lumen gentium*, la constitution sur l'Église :

> *Les fidèles incorporés à l'Église par le baptême [...] sont tenus de professer devant les hommes la foi que par l'Église ils ont reçue de Dieu.*

Finalement, les Actes des Apôtres, c'est cette entrée des fidèles dans le témoignage, dont nous sommes aujourd'hui les héritiers, pour être à notre tour témoins.

La parole et l'annonce aux différentes cultures

Ce témoignage se transmet à travers la dynamique de la parole. On a vu combien, dans les discours de Paul, et même dans ses plaidoiries, lorsqu'il s'adresse à des Juifs, on s'appuie sur la Parole. Et on a vu, en mettant en écho le discours à Antioche de Pisidie devant des Juifs et le discours à Athènes, que cela nous donne quelques clés sur la façon d'être missionnaire. Quand on annonce à des gens qui ont une culture chrétienne, on peut s'appuyer sur l'Écriture et sur des connaissances. Mais à Athènes, Paul va chercher finalement des aspirations communes à toute l'humanité — de transcendance, et cetera — pour essayer de dire que ce qu'ils cherchent finalement, ce Dieu inconnu qu'ils cherchent, eh bien, c'est le Dieu de Jésus-Christ. Voyez une mission qui... Enfin, on ne dit pas les mêmes choses quand on est dans un groupe de spiritualité chrétienne, entre chrétiens qui ont un long itinéraire chrétien, et lorsqu'on témoigne devant des gens qui sont plus loin de l'Église et de la foi.

Le kérygme : la résurrection au cœur de la foi

On avait aussi noté cette différence un peu forte entre les Actes et les épîtres. Les Actes disent le cœur de la foi : c'est le kérygme, qu'on a cité à plusieurs reprises. Je vous rappelle que le *kêrux*, c'est le héraut, celui qui annonce, le plus souvent, la victoire. Le kérygme, c'est : « Ce Jésus que vous avez mis à mort, Dieu l'a ressuscité et exalté. » C'est le cœur de la foi.

Si vous regardez comment est construit le Credo de Nicée-Constantinople, c'est bien cette dynamique-là. Je ne sais pas si vous vous l'êtes jamais dit, mais le Credo de Nicée-Constantinople, comme le Credo des Apôtres, donne finalement très, très peu de place à l'Évangile, en dehors des faits de l'enfance et de la passion-résurrection. Dans votre Credo, vous ne dites rien des paraboles de Jésus, des rencontres de Jésus. Mais voilà : il est descendu, il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli, et puis il est ressuscité, il est monté. C'est le kérygme qui est affirmé là, et que les Actes des Apôtres présentent comme le cœur de la foi.

Et dans les Actes — on l'a revu encore aujourd'hui dans plusieurs plaidoiries de Paul —, c'est vraiment la question de la résurrection qui est première, avant la question de la croix, même si celle-ci demeure ; tandis que dans les lettres de Paul, il y a une théologie de la croix extrêmement importante.

L'Esprit, Israël et les nations

La Bonne Nouvelle passe donc par la parole, on l'a dit, et par l'accueil de l'Esprit. On a vu au fil des Actes qu'après le premier grand récit de la Pentecôte, au Cénacle, il y a finalement de nombreuses autres pentecôtes — chez Corneille, chez les Samaritains, et cetera — : cette effusion de l'Esprit chaque fois que de nouveaux croyants se lèvent.

Luc nous rappelle aussi la rupture non voulue entre christianisme et judaïsme. Je ne reviens pas sur ce que nous a dit Joël Massip la semaine dernière à propos du peuple élu. Voilà : Dieu entend rejoindre tout homme. Le père Massip a fait allusion à Abraham : « Toutes les nations seront bénies. » L'élection n'est donc pas un privilège, comme si Dieu s'adressait à nous pour qu'on reste entre nous, comme les seuls élus : c'est une responsabilité, celle d'annoncer justement ce salut à l'ensemble de l'humanité.

Les fondements de la communauté chrétienne

Les Actes des Apôtres, ce sont aussi les premiers fondements de la communauté chrétienne. On avait vu comment elle se manifestait. C'est le premier texte qui emploie en grec le terme d'*ekklêsia*, l'assemblée. C'est-à-dire qu'une communauté chrétienne, ce n'est pas une équipe, ce n'est pas un groupe qui a décidé tout seul de se réunir : c'est vraiment une assemblée convoquée par le Seigneur. C'est ça, l'Église.

La communauté de Jérusalem, on l'avait vue comme un archétype, avec les quatre piliers de la communauté chrétienne : la fidélité à l'enseignement des apôtres ; la fraction du pain, qui s'installe très tôt dans la première Église, dans les maisonnées,

alors qu'on continue d'aller au Temple pour prier, mais pas pour les sacrifices ; la prière ; et le partage. Les quatre critères : enseignement des apôtres, fraction du pain, prière et partage des biens.

On a vu aussi que cette communauté n'est pas idéalisée : déjà il y a des tensions, déjà il y a Ananie et Saphira, qui cachent une partie du capital qu'ils ont réalisé en vendant un champ ; il y a les veuves qui se sentent un peu délaissées. C'est aussi nous dire qu'on a à être attentifs aux tensions qui traversent sûrement toute communauté chrétienne.

Un monde religieux pluriel, proche du nôtre

Par rapport à l'époque où l'on a peut-être pu rêver d'une chrétienté où tout le monde serait chrétien, les Actes nous mettent plutôt dans une situation assez proche de ce qu'on vit dans le monde contemporain. Tout le monde n'est pas chrétien quand les missionnaires de l'époque de Paul s'expriment. Il y a les anciens cultes romains, qui sont un peu en perdition — Tite-Live nous dit qu'un haruspice ne pouvait pas regarder un autre haruspice sans rire, parce qu'ils ne croyaient pas trop à leurs propres prédictions. Mais, on l'a vu à plusieurs reprises, il y a des magiciens, il y a des mages, il y a de la divination, et cetera. Comme aujourd'hui, où l'on a de l'occultisme, de la voyance, et cetera. Il y a vraiment une grande concurrence dans le domaine religieux.

Et face à ces manifestations magiques, les signes donnés par les disciples sont extrêmement discrets. On l'a vu notamment lorsqu'il est question de résurrection : on insiste sur la puissance de l'Esprit, de l'Esprit de Dieu qui rend capable de ressusciter, mais il n'y a pas de dramaturgie complexe et grandiose. On oppose donc à des défis religieux un peu tapageurs une présence de Dieu et de l'Esprit qui se vit plutôt dans la discrétion et l'intériorisation.

On nous dit aussi que Dieu doit être proclamé à toutes les cultures. C'est notamment le cas à Athènes. C'est toute la question, aujourd'hui — et depuis des siècles, depuis qu'on est sorti de l'Europe —, de l'inculturation du message évangélique dans les autres cultures.

Ce que nous devons aux Actes

Enfin, on doit quand même beaucoup de choses aux Actes des Apôtres. C'est grâce aux Actes qu'on a un récit un peu détaillé de l'Ascension. Ce sont les Actes qui ont fixé l'Ascension quarante jours après Pâques : on a vu que, dans l'Évangile, c'est le même jour ; là, on nous parle de quarante jours. Ce sont aussi les Actes, évidemment, qui instituent pratiquement la fête de la Pentecôte, même s'il a fallu du temps pour la mettre en place.

La conversion de Paul — on le dit aujourd'hui quand on regarde les récits en « je », et surtout le second — apparaît finalement comme un modèle spirituel et littéraire de bien des conversions. Il y a ce passage de l'obscurité à la lumière : vous trouvez ça dans beaucoup de vies de saints. C'est le cheminement d'une vie de sainteté qui s'ouvre.

Dans l'organisation de l'Église, le concile de Jérusalem et la lettre apostolique fixent finalement une façon d'être en Église : ce seront les premiers conciles œcuméniques, et aujourd'hui les synodes, qui aboutissent toujours à un texte du pape, une lettre apostolique.

Les voyages de Paul font modèle pour les voyages missionnaires. Vous savez, le pape, en Amérique du Sud en ce moment, est dans les pas de Paul : il prend des risques, il ne dit pas que des choses agréables aux dirigeants, il rencontre des foules, et il s'inscrit ainsi dans les pas de la mission.

Il y a la place centrale de Rome. Paul dit très tôt qu'il veut aller à Rome. On a donc à la fois des Actes qui donnent une place première à Pierre dans tout le début, et qui pressentent déjà que, dans cet Empire romain qui a pour centre Rome, Rome va prendre une forme de centralité.

Et la première communauté chrétienne a aussi servi de modèle à la fondation des communautés religieuses, des communautés monastiques : c'est une communauté qui célèbre régulièrement l'eucharistie, qui prie régulièrement — regardez le nombre d'offices chez les bénédictins —, qui fait des études, donc qui est fidèle à l'enseignement des apôtres, et qui met tout en commun, puisqu'il y a le partage des biens.

Voyez : on a là un texte fondateur, écrit à la fin du I^er^ siècle, dans les années 70-80, mais qui pose déjà un certain nombre de jalons extrêmement importants, à la fois pour l'institution Église et pour la vie croyante de chacune et de chacun d'entre nous.

Voilà. J'espère que la lecture des Actes vous a intéressés. C'est un très beau texte. Je vais donner la parole à Geneviève et à Marie-Elise, qui vont vous dire ce qu'elles attendent de vous.

Deuxième partie — Relecture du parcours à partir d'une œuvre d'art — Geneviève Gitton et Marie-Elise Courmont

La démarche proposée

GENEVIEVE
Merci d'abord pour ce beau parcours.

Nous avons pensé, Marie-Elise et moi, qu'il serait bon de relire un peu — on va vous proposer une œuvre d'art tout à l'heure — ce que nous avons vécu, ce que nous avons compris, ce que nous avons aimé, ce que nous avons découvert de ce parcours de Paul. Pour nous aider… Je n'ai pas envie de le faire moi-même : j'ai envie de vous laisser aussi la parole — nous avons envie de vous laisser la parole. On va donc vous montrer une œuvre d'art. C'est une mosaïque. Et à partir de cette mosaïque, vous pourrez dire ce que vous retrouvez du parcours de Paul tel que vous l'avez rencontré au cours de ces séances.

Ce sera très simple. On va y passer une demi-heure, mais c'est peut-être important, d'abord, que vous puissiez relire ce temps. Je vous laisserai un temps de silence devant l'œuvre, et ensuite chacun pourra s'exprimer en disant : « Ah ben voilà, moi, je me souviens de ça ; moi, j'ai plutôt compris ça, ou autre chose. » Et ensuite, puisque Marie-Elise a eu la chance d'aller voir cette mosaïque, elle pourra nous la commenter et nous dire ce qu'elle en retient. Marie-Elise, si tu peux venir dès maintenant…

MARIE-ELISE
Je montre laquelle ? Celle-là ?

GENEVIEVE
Non, l'autre. Voilà, celle-ci.

Voilà : c'est une grande mosaïque de 35 m². Elle rappellera des souvenirs à ceux qui sont allés sur les pas de saint Paul.

Pour l'instant, on laisse un petit temps pour que chacun puisse bien contempler cette œuvre. Je vous laisse deux ou trois minutes, et ensuite chacun pourra dire : « Voilà, moi, je retiens ça. » En parlant assez fort, parce qu'on ne va pas faire passer de micro pour ça. Vous pourrez dire : « Moi, je vois ça, je me souviens de ça, ça me rappelle tel passage. » Il n'y a pas de bonne réponse, il n'y a pas de mauvaise réponse.

— Non, puisque là, on n'est pas en train de dire ce que dit la mosaïque, mais ce qu'elle me dit à moi, dans mon souvenir de ce que j'ai entendu pendant toutes ces six séances.

[Temps de silence devant l'œuvre.]

Voilà. Si vous voulez le dire assez fort… Comme la première prise de parole est toujours difficile, nous allons commencer par *[inaudible]*. Très fort ! Merci, Martine.

Ce que chacun retrouve dans la mosaïque

MARTINE

Bon, moi, je dirais en premier que je vois la ville de Jérusalem, qui apparaît comme quelque chose de fermé. D'ailleurs, il me semble que la porte est fermée. On a l'impression que c'est un monde à part, ce monde juif très fermé sur lui-même. Paul en est sorti, il a l'air d'être au pied. Voilà.

GENEVIEVE

Si chacun dit une chose, ça pourra faire quelque chose.

DANS LA SALLE

— Là, il y a Paul sur le chemin de Damas.

— Alors, très fort, pour que tout le monde entende. Pardon ?

— Paul sur le chemin de Damas, là.

— Voilà… Alors, sans doute, peut-être, je ne sais pas, mais en tout cas, qu'est-ce que ça vous évoque ? Ça vous évoque ça, Frédéric ?

— Ou bien il voit le Christ, sur son chemin de Damas, là…

— Très bien. Voilà.

— Le voyage en bateau.

— Paul qui voyage en bateau.

— Le bateau, le naufrage.

— Le naufrage, même.

— Le naufrage, avec la barque au milieu.

— Un temple : ça me rappelle Paul devant les Athéniens.

— Paul devant les Athéniens, devant le temple.

— Et dans la mandorle, là, c'est un citoyen romain.

— Oui. Un citoyen romain dans la mandorle, je répète pour que tout le monde entende. Il y en a qui l'ont déjà vue, cette mosaïque ?

— Non.

— Où est-ce qu'elle est située ?

— Oui, d'autant qu'après, on regardera l'autre aussi.

— Oui, mais on va d'abord…

La mosaïque de Néapolis (Kavala)

MARIE-ELISE

Donc ça, c'est une mosaïque qui se trouve à Néapolis, en Macédoine, qui s'appelle maintenant Kavala. En Macédoine, ils ont comme ça plusieurs monuments qui rappellent la venue de Paul. Et celui-ci raconte effectivement cette vision du Macédonien, vous savez, qui dit à Paul de passer en Occident.

Je ne sais pas si c'est effectivement Jérusalem qui est représentée… En tout cas, Paul est parti de Troas et il a passé la mer pour arriver à Néapolis, dans le monde grec occidental. Voilà, ça, c'est le concret des choses. Mais après, qu'est-ce que ça évoque de plus ? Moi, ce que j'aime bien dans cette mosaïque, c'est qu'on voit à la fois Paul couché, et Paul en mouvement, là. Et je trouve que ce qu'on a entendu de Paul dans les Actes ressort là. C'est-à-dire qu'à la fois c'est quelqu'un qui écoute l'Esprit, qui est à l'écoute de l'Esprit, qui n'agit pas de son propre chef, mais qui attend d'être envoyé ; et puis, à la fois, il y va. Il y va vraiment, il n'a peur absolument de rien. Il traverse les mers — quand on voit le nombre de voyages qu'il a faits, avec des naufrages, avec des arrestations… — et il a continué, continué, continué comme ça. Enfin, je ne sais pas, ça paraît quand même extraordinaire.

DANS LA SALLE

— Jusqu'à quel âge voyage-t-il, à peu près ? Est-ce qu'on a une idée de son âge ?

— L'âge de Paul ?

— Jusqu'à 60 ans à peu près.

— Ah oui !

— C'était pas mal pour l'Antiquité.

— Et il voyage surtout à pied !

— Oui, oui, oui.

MARIE-ELISE

Quand on a eu la chance — avec *[nom incertain]* et Michel Verdier — de faire ce voyage sur les pas de saint Paul, on se rend vraiment compte du trajet, du chemin. Et quand il arrive là, il va ensuite à Philippes, une ville romaine. Vous vous souvenez : il n'y avait pas de synagogue à cet endroit. C'est là qu'il rencontre *[Lydie]* : c'est tout petit, hein ; il commence simplement par discuter avec elles, et un petit groupe se forme autour de lui.

— On a vu l'endroit où elle a été baptisée.

DANS LA SALLE

— Moi, ce qui me frappe aussi, c'est qu'on voit qu'il passe d'une culture à une autre.

— Très nettement, effectivement. Comme disait Élisabeth, là, on voit des temples ; ça fait penser à Athènes…

— Ça fait penser à Athènes.

— Mais c'est bizarre d'avoir un citoyen romain dans une mandorle, et pas un saint.

— Alors ça, c'est très bizarre, oui, je suis d'accord. Je ne comprenais pas pourquoi il était dans une mandorle.

— Ce sera intéressant : on regardera la mosaïque suivante, qui est dans une autre ville et qui raconte la même histoire, mais pas représentée de la même façon.

— Qu'il n'y ait pas de mandorle, moi, je préfère.

— C'est quand même le Macédonien envoyé par le Seigneur.

— Oui, d'accord. Il est aussi sur la montagne, sur une hauteur : ça veut dire qu'il est envoyé par Dieu, comme *[un ange ?]*…

— Il ne parle pas pour lui-même, il parle pour…

— … de la part de Dieu.

— Et c'est important qu'il y ait une espèce de voile, avec des plis.

— Oui, oui.

— De quand date cette œuvre ? C'est assez récent ?

— De 2004, je crois.

— 2004. Et il y a aussi les pieds de Paul : l'un est sur la terre et l'autre encore dans la barque, comme s'il allait…

— … déjà repartir, en fait.

— Et puis, deuxième chose : il a le livre dans la main. Il y va donc en tant que missionnaire. Même si l'Évangile n'était pas encore écrit, c'est la parole de Dieu qu'il a entre les mains, qu'il donne, qu'il emporte avec lui.

— On a l'impression qu'il fait comme un pont entre les deux mondes.

— Tout à fait.

— Oui. Et il connaissait la langue grecque, ça facilite. Mais c'étaient quand même deux cultures très différentes.

— Et moi, je trouve magnifique qu'il arrive comme ça à s'adresser à chacun. Tu l'as redit là encore : son discours n'est pas le même en fonction du public.

— Je trouve aussi intéressant — je ne sais pas si l'artiste y a pensé — que le bateau, c'est aussi une image de l'Église. Et du coup… L'Église n'est pas toute seule au milieu de la mer : elle va justement à la rencontre des terres et des civilisations diverses.

— Et toujours en mouvement.

— Il est toujours en mouvement, oui, oui.

— Ça, c'est sûr.

— C'est un infatigable voyageur.

— C'est sûr qu'il a quand même beaucoup voyagé.

— Ah oui, il en a fait, des allers-retours ! Il a marché !

— Ceci dit, les réponses aux questions qu'on se pose sur la mandorle et le reste sont écrites au-dessus. Il faudrait pouvoir les déchiffrer.

— Ah oui.

— C'est là que le père Cothenet nous manque : on pourrait lui demander de nous le déchiffrer. Je pense que la mandorle nous dit que c'est le Macédonien qui est dedans.

— Oui, qui est bien dans le texte. Mais le texte ne dit pas que le Macédonien est dans une mandorle !

— Exact.

La bêma de Véria (Bérée)

MARIE-ELISE

Bon, ce sont des photos qui ne sont pas très bonnes. On peut peut-être regarder la deuxième. Alors, la deuxième… J'ai ça, ou j'ai ça ?

— Prends d'abord l'ensemble.

Je prends l'ensemble. Voilà à nouveau un monument récent. Cette fois, c'est ce qu'ils appellent la bêma, c'est-à-dire la tribune. Vous voyez les trois marches, et vous voyez Paul en train de prêcher, là. Ça ressemblait à ça : il y avait une espèce de petite place, et puis trois marches, et voilà, il haranguait la foule. Mais d'autres pouvaient le faire aussi : il n'y avait pas que Paul, il y avait aussi des philosophes ; n'importe qui pouvait prendre la parole comme ça.

Donc là, c'est à Véria, l'antique Bérée. C'est un petit peu plus loin : de Néapolis, on est passé à Thessalonique. À Thessalonique, ça ne s'est pas très bien passé pour Paul. Il est parti à Bérée, et là, à Bérée, il y a ce monument qui rappelle sa prédication de la Parole. Et à gauche, vous avez la même histoire du Macédonien : c'est encore le Macédonien qui apparaît à Paul — mais la photo ne va peut-être pas être très bonne. Voilà : là, il est représenté un peu comme un ange. Et on a Paul avec le geste habituel — vous savez, les saint Joseph sont représentés comme ça, eux aussi —, c'est-à-dire qu'il dort, mais qu'il est à l'écoute du Seigneur. C'est donc le même épisode, traité différemment.

Et de l'autre côté — c'est pour ça que j'ai mis la deuxième photo, même si elle est mauvaise —, on voit bien que le public n'est pas le même, parce que Bérée était une plus grande ville, et il y avait une synagogue. Paul s'adresse donc d'abord aux Juifs et aux anciens, aux Juifs et aux notables de la ville. Et là, on le voit bien sur sa petite tribune, avec son parchemin, qui est la parole de Dieu.

Moi, j'ai été très touchée à Athènes. À Athènes, on voit la tribune comme ça : il y a des temples partout, et puis il y a une petite place en hauteur, avec un endroit pour parler. J'imaginais Paul là, devant tous ces gens, ces philosophes : il faut trouver les mots, quand même ! Et ce que je trouve surtout extraordinaire, c'est que finalement c'est assez petit. Bon, tu me diras — tu as dit qu'il y en avait d'autres…

CLAUDE
Oui.

MARIE-ELISE
… mais ça s'est quand même répandu, jusqu'à venir jusqu'à nous ! Et quelquefois, nous, on se dit qu'on n'a pas les moyens d'aller annoncer je ne sais où.

Une évangélisation d'abord urbaine

CLAUDE
Ce qui est intéressant — ça va me permettre de faire de la pub pour la Maison de la Parole de jeudi —, c'est que cette évangélisation-là est quand même, pas exclusivement mais presque exclusivement, urbaine, parce qu'on suit les voies romaines et qu'on va de ville en ville. Et en France, ce sera pareil : on va avoir Lyon, on va avoir Paris, et il va falloir attendre saint Martin pour avoir un évangélisateur des campagnes. Au temps de saint Martin, au IV^e^ siècle, quand on sort de Tours ou de Poitiers, on est encore dans un monde complètement païen, parce que personne n'est allé vraiment se frotter au monde de la campagne, qui continue à…

DANS LA SALLE
— Ce qui a bien aidé la diffusion, c'est quand même le maillage des voies romaines, qui n'était pas trop mal fait.

— Ce que tu veux dire, par rapport à saint Martin, c'est que jeudi…

CLAUDE
… on découvrira l'évangélisateur des campagnes : jeudi, à la Maison de la Parole, à 19 h.

DANS LA SALLE
— Et aujourd'hui, ça passe par les canaux d'Internet et tout ça : on a un saint qui est « l'influenceur de Dieu » *[Carlo Acutis]*. Voilà les évangélisateurs d'aujourd'hui…

— Voilà. Autre chose ?

Retour sur le voyage en Grèce

DANS LA SALLE
— Est-ce qu'il y a d'autres choses que vous aimeriez évoquer, par rapport au parcours ou encore au voyage paroissial *[?]* ?

— Je peux dire une chose qui, par contre, m'a un peu gêné dans le voyage, quand même ? C'est qu'en fait, ce sont les orthodoxes, en Grèce, qui célèbrent régulièrement, à Véria, la venue de Paul. On est vraiment dans un pays orthodoxe. Et nous, chrétiens, on se réfère aussi à Paul, à Pierre, aux Actes et tout ça : on a les mêmes textes. Mais nous n'avons pas beaucoup pu célébrer dans les églises. Les églises ne nous étaient pas ouvertes. On a célébré essentiellement…

— Oui, sur les sites.

— Enfin, on en a visité, on pouvait les visiter ; mais pour célébrer l'eucharistie, qu'on avait chaque jour, on était le plus souvent dans des ruines…

— Dehors, ou dans des ruines.

— Oui. Alors je me dis quand même : on a les mêmes références…

— … mais il y a encore du travail.

— Et puis la liturgie, quand même, très…

— … parce que la liturgie orthodoxe est quand même déconcertante pour nous. *[Nous étions]* récemment en Arménie : là, la bêma est très, très haute, parce que le prêtre arménien y monte. Des sœurs ont autorisé un prêtre catholique qui nous accompagnait *[à y célébrer]*, mais c'est compliqué : il a failli tomber trois fois en montant. Il n'était pas du tout habitué à cet espace liturgique.

— Pour prêcher, il ne savait pas où se mettre.

La bêma, le jubé et l'ambon

— Et quand il y avait des jubés… Ce ne sont pas des… On dit iconostase… Comment dire ? La bêma, ça vient de la liturgie des synagogues.

— Oui, des synagogues.

— Il y a des hauteurs différentes : celle-ci n'est pas très haute.

— Dans les synagogues, elle peut être assez haute.

— Oui, oui.

CLAUDE

Pour les chrétiens d'Occident, disons, c'est effectivement le jubé : autrefois, c'est du haut du jubé qu'on proclamait la Parole. Le jubé correspond à l'ambon et, d'une certaine façon, à la bêma qu'ont les Byzantins depuis les V^e^-VI^e^ siècles, et dont la place est, dit-on, devant l'iconostase. Pour nous, ça correspond donc au jubé. Comme on a supprimé les jubés, on s'est effectivement retrouvé dans une position *[mot incertain]*. Et à Vatican II, on a rappelé qu'il fallait un endroit pour proclamer la Parole, l'ambon, comme il y en a dans toutes les basiliques de Rome. Et c'est revenu.

Merci. Autre chose ?

Troisième partie — Annonces et clôture

CLAUDE BERRUER

La suite de Foi et Culture

Vous trouverez à la sortie quelques papiers pour la suite de la vie de Foi et Culture. Moi, je vais me poser : ce sont d'autres qui vont travailler, dans deux cycles. Les dates se croisent un peu ; j'ai fait deux papiers différents.

Un cycle sur la pensée sociale de l'Église

On va entrer, à partir du 3 décembre, dans un cycle sur la pensée sociale de l'Église, parce que c'est quand même au cœur de ce que déploie le pape Léon XIV, qui a choisi son nom dans la suite de Léon XIII et de la pensée sociale.

On a travaillé avec le Ceras. Le Ceras, c'est le Centre de recherche et d'action sociales, qui dépend des jésuites et qui est installé à La Plaine Saint-Denis. Ils éditent une revue qui s'appelle *Projet*, et ils accompagnent vraiment la réflexion dans les domaines politique, économique et social. Vous trouverez toutes les dates. Ils viendront en janvier nous présenter justement les *[inaudible]* — j'ai dit qu'il fallait qu'on reparte un peu de la base —, et puis nous présenter finalement les enjeux de la pensée sociale. Parce qu'on sent bien aussi qu'il y a quand même un courant, chez certains catholiques, dans un certain milieu, qui considère que le pape ferait mieux de s'occuper des sacristies et de dire la messe plutôt que de s'occuper de la société. Voilà donc la question : quel est aujourd'hui l'enjeu de la pensée sociale dans la mission de l'Église ? Ce sera en janvier, vous verrez.

Mais il y a une première rencontre le 3 décembre. J'ai demandé à Christian *[Dubier ?]*, qui est le responsable de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul dans le diocèse, de nous présenter les origines du catholicisme social, c'est-à-dire ce qui précède l'encyclique de Léon XIII : vous avez le mouvement de Montalembert, de La Mennais, d'Ozanam, et cetera, avec déjà tout un frémissement qui annonçait quelque part le catholicisme social.

Vous verrez la suite : ça va jusqu'au mois de mai. J'ai aussi sollicité, au sein de l'Observatoire économique et social — on n'a pas encore la date —, le groupe Sciences, défense et foi, pour évoquer — ça peut être un peu glissant à Bourges — toute la question de la guerre juste, de la course aux armements, et cetera, puisque le pape en parle aussi beaucoup : dès son discours à l'Élysée, et il y a tout un chapitre dans son encyclique. Ils ont déjà beaucoup travaillé ces questions à l'Observatoire ; ils viendront donc nous faire part de leur réflexion.

Et puis Guy Colrat, qu'on connaît bien, a plusieurs enfants, et notamment un fils, Paul, qui est philosophe et qui fait partie d'un collectif qui s'appelle Anastasis, à l'origine d'une rencontre estivale, le Festival des Poussières. C'est une réflexion politique à la

lumière de la foi et de la théologie de l'Église. Il habite Lyon : on va donc essayer de trouver une date où il est en vacances à Lyon quand on n'est pas en vacances à Bourges, pour qu'il puisse se déplacer. J'aimerais qu'il vienne nous présenter justement les *[intuitions ?]* de ce collectif Anastasis et ce qui se dit au Festival des Poussières. Voilà pour le cycle « Pensée sociale de l'Église ».

Un cycle biblique : la sagesse et les récits de création

Pour l'étude de la Bible, j'ai fait appel à Mgr François Jacolin, évêque émérite de Luçon, en Vendée, maintenant rentré en Berry. Il fait partie de l'équipe sacerdotale de Saint-Henri–Saint-Florent *[…]* et réside à Saint-Doulchard — je ne sais pas s'il y aura des travaux, je ne sais pas s'il y est déjà installé, mais ça va venir. C'est un bibliste de formation, et il présentera, à partir de janvier, un cycle de six soirées lui aussi — mais, comme pour les Actes, on peut venir à l'une et pas à l'autre — sur la sagesse biblique et les récits de création. Il reprendra d'abord les deux récits de création de la Genèse ; il ira ensuite de la chute — le péché originel, comme on dit parfois un peu vite — jusqu'à Babel, dont le pape Léon XIV parle beaucoup dans sa dernière encyclique. Puis il consacrera deux soirées aux psaumes et à la création, parce que, si vous dites régulièrement les psaumes, bon nombre d'entre eux évoquent le Dieu créateur. Et il développera aussi les figures de la sagesse dans la création. C'est donc à la fois la Genèse et la littérature sapientiale.

Autres annonces

Je vous ai aussi remis quelques tracts, présentés la semaine dernière, sur l'exposition d'icônes dans les anciens locaux de la Procure, du 25 au 29 novembre. Vous en avez quelques-uns au fond.

En ce qui me concerne, si Dieu me prête vie, je m'attaquerais bien à la Genèse l'année prochaine, en début d'année. François Jacolin aura déjà traité la création jusqu'à Babel : on ne va pas recommencer. Mais ensuite, je me centrerais bien sur Abraham, Jacob et Joseph : trois figures qui méritent quand même d'être redécouvertes.

Et puis je laisse la parole à Franck, qui a une annonce à faire pour vous inviter à sortir un tout petit peu de Bourges — mais pas très loin. Je te remercie.

Une soirée « dans l'esprit de Léon » au Subdray

FRANCK THOMAS-RICHARD

Oui. Vous savez qu'il y a eu la réorganisation des paroisses, avec Saint-Henri, Saint-Doulchard et Saint-Florent, donc maintenant avec le père Carpentier. Et il y a le père Michel d'Aligny, que tout le monde connaît, qui a été invité et qui était présent sur le parvis de la cathédrale Notre-Dame pour la venue du pape, avec les 6 000 prêtres et diacres. Ça a été un moment fort, pour lui et pour tous ceux qui ont suivi le voyage du pape Léon en France. Avec Béatrice et d'autres, on a évidemment organisé avec les

jeunes la venue au Stade de France pour le pape ; et, comme beaucoup d'entre vous sûrement, et moi-même, on a fait la messe de la Concorde.

On a donc eu l'idée, à l'initiative du père d'Aligny, de faire revivre les temps forts de la venue du pape, avec l'esprit de Léon — tu parlais de Léon, Claude. Vous savez qu'on fait des messes rurales : on fait la messe au Subdray tout le mois de décembre, mais sinon ça tourne, on tourne dans tous les petits villages. On a quand même rouvert petit à petit les églises. Vous êtes les bienvenus. On n'est pas toujours très nombreux, mais c'est pas mal : on a l'impression de revivre un peu les premiers chrétiens. Petit à petit, ça vient.

Et là, vous êtes tous invités — je vais vous laisser des documents — le samedi 12 décembre. C'est très simple : c'est un repas partagé, avec les temps forts du voyage du pape, pour vivre l'esprit de Léon, à la salle des fêtes du Subdray, qui est en face de l'église.

DANS LA SALLE

— À quelle heure ?

— Le 12 décembre : la messe est à 18 h 30, et la soirée commence à 19 h 30.

Clôture

UN PARTICIPANT

Merci, Claude. Merci encore. C'est très intéressant ; moi, je suis un peu scotché, parce qu'il y a beaucoup de choses que je ne connais pas. Mais petit à petit…

CLAUDE

Et puis, comme c'est la dernière séance, voici la traditionnelle corbeille : certains veulent faire un petit geste pour Foi et Culture. Je vous la laisse à la sortie, et je vous le rappellerai avec les documents que j'envoie. Voilà. Merci de votre fidélité, bonne soirée, et à une prochaine fois !